

**Quelques contributions à la rencontre
anarchiste internationale de Zurich
(10-13 novembre 2012)**



Invitation à la rencontre anarchiste internationale de Zurich (10-13 novembre 2012)	p. 3
Contribution barbare	p. 8
De court circuit en black-out social	p. 13
Dépasser les frontières	p. 16
Nouvelles réalités, vieux désirs	p. 19
Quelque chose qui manque	p. 23

Invitation à la rencontre anarchiste internationale de Zurich (10-13 novembre 2012)

D'où nous partons

Les temps changent, les contextes varient, les rapports de domination se transforment, mais dans ce long fleuve tumultueux, nous ne serons jamais prêts à renoncer à ce qui fait de nous des anarchistes. Nous sommes des ennemis de toute autorité, et c'est de là que partent nos tentatives pour partir à l'assaut de l'existant. Nous pensons que la nécessité de l'attaque est permanente et que tout compromis, même revêtu de temporalités tactiques ou de besoins stratégiques, creuse déjà la tombe de la possibilité même de la subversion. Loin de toute vision politique et de tout opportunisme, nous pensons que les possibilités d'explosions insurrectionnelles sont ouvertes. La quête parfois difficile de complices dans la mêlée sociale reste donc nécessaire, sans chercher pour autant le salut dans l'adaptation de nos idées et exigences aux vents capricieux du temps, ou à enfermer la révolte dans l'étroitesse d'une organisation. Si nous proposons une rencontre, c'est à partir de ces quelques bases fermes, et par conséquent de la volonté de diffuser et d'approfondir les idées anarchistes, du choix de nous organiser de manière affinitaire et informelle, de développer des projectualités insurrectionnelles.

Si nous souhaitons réfléchir à nos interventions dans une optique insurrectionnelle, c'est parce que nous pensons qu'il faut des ruptures violentes avec l'espace-temps de la domination pour rendre possible un début de subversion des rapports sociaux existants, vers une transformation révolutionnaire. Sans la révolte et son souffle destructeur, aucun saut qualitatif, aucune expérimentation de quelque chose de complètement autre n'est envisageable. Si l'insurrection est un phénomène social et pas seulement l'œuvre de quelques poignées de révolutionnaires, cela ne veut pas dire à l'inverse que les anarchistes n'ont rien à y faire. Comme l'insurrection n'est pas quelque chose de mécanique, le résultat automatique de conditions historiques (il suffirait donc de l'attendre), ni quelque chose de simplement spontané (il suffirait donc de l'invoquer), nous pouvons toujours scruter l'horizon pour y découvrir les possibles, élaborer des hypothèses basées sur une analyse des contextes, et développer une projectualité qui permette de transformer le songe en réflexion, le faire en agir.

Si de nouveaux horizons semblent s'ouvrir aujourd'hui, si de nouvelles possibilités d'intervention anarchiste dans la conflictualité sociale deviennent imaginables, ces défis, certes difficiles et compliqués, ne devraient pas nous faire peur. Ils devraient au contraire nous stimuler pour intensifier l'effort analytique et ses retombées pra-

tiques. Au-delà des particularités locales et des luttes en cours et à venir, et en partant des bases qui sont les nôtres, nous pensons qu'il convient de prendre le temps d'entamer une réflexion générale, un effort un peu plus théorique si on veut. Ce n'est qu'ainsi qu'on pourra trouver des pistes à propos du comment agir pour contribuer, précipiter et favoriser l'insurrection.

D'analyses en hypothèses insurrectionnelles

Tout d'abord, il convient de souligner que dans n'importe quel contexte, quelle que soit l'intensité de la pacification sociale, en dictature comme en démocratie, il est possible d'élaborer une hypothèse insurrectionnelle, et par conséquent de développer une projectualité. De toute façon, il n'y a qu'un monde, nous vivons tous sur une même planète sous le joug de la domination et de l'exploitation.

Les conditions actuelles de la conflictualité ne sont évidemment pas les mêmes qu'il y a trente ans. Les restructurations en cours sont en train d'enterrer la promesse d'une amélioration des conditions d'existence en échange de la paix sociale, et annoncent plutôt un serrement de vis à tous les niveaux. En même temps, l'aliénation marchande et technologique a pénétré de manière bien plus profonde tous les rapports. Privés de sol stable par ces changements, les hypothèses insurrectionnelles du passé pourraient peut-être fournir des suggestions, mais ne peuvent pas remplacer l'indispensable effort de réflexion. Le passé peut bien sûr nous inspirer, mais il ne peut jamais servir de « modèle » ou de « recette ». Même si les perspectives qui s'ouvrent sont en grande partie inimaginables, il nous faut quand même faire l'effort de les imaginer.

Dans un monde où la température peut vite monter, il faut déjà commencer par se poser les bonnes questions. Si la conflictualité peut certes s'exprimer de différentes manières, si les tensions sociales peuvent emprunter des formes plus ou moins attrayantes qui se croisent, s'opposent ou se mêlent selon les contextes et l'évolution des transformations en cours, ce n'est pourtant qu'en y regardant de plus près, et de manière globale, qu'on pourra réélaborer des possibilités d'intervention anarchiste à la hauteur de ces situations. Que nous disent par exemple les émeutes de Londres l'année dernière, celles en France avant ou celles qui se produisent de plus en plus souvent, quoique de manière encore limitées, ailleurs ? Ou encore, que nous dit l'entrée en scène de mouvements de contestation dans certains pays suite à une détérioration rapide des conditions de survie ? Comment aussi repenser les potentialités insurrectionnelles de nos luttes spécifiques, celles qui dépendent de l'initiative anarchiste, à la lumière de ces autres aspects de la conflictualité ?

Les explosions de rage de ces dernières années ont souvent pris de nombreux com-

pagnons au dépourvu en détonant à l'improviste et de manière dévastatrice avant de s'arrêter brusquement, ce qui ne veut pas dire d'un autre côté qu'elles ne peuvent pas aussi se multiplier dans les temps à venir. A moins d'accepter de rester spectateurs de ces émeutes ou de bricoler quelque chose sur le moment même, les anarchistes devraient au moins se poser quelques questions à l'avance s'ils veulent y contribuer. Par exemple, si l'explosion peut faire tâche d'huile, comment lui donner assez d'oxygène pour pousser plus loin la destruction, ou pour qu'elle puisse s'étendre à la fois dans le temps et dans l'espace ? Et si la destruction est nécessaire, mais qu'elle n'est pas réductible au seul montant des dégâts occasionnés, comment l'alimenter aussi de manière plus qualitative, en embrassant toujours plus d'aspects de la domination ? Enfin, comment y faire vivre quelque chose d'autre, un imaginaire qui aille au-delà du seul négatif, sans s'enliser dans l'illusion politique de la conscientisation ? On peut déjà se préparer en fonction des différentes hypothèses d'intervention qui découlent de ces questions, en prenant en compte qu'il n'y a pas seulement le pendant, mais aussi l'avant et l'après.

A côté de ce type d'émeutes, on peut également s'attendre à ce que des milliers, voire des millions de gens descendent dans la rue pour dire leur « non » ensemble, comme on l'a vu dans les premiers pays touchés par les mesures qui accompagnent les restructurations. C'est un « non » hétérogène qui n'exprime certes pas le désir d'un changement radical, mais plutôt la demande de préserver le statu quo antérieur. Aujourd'hui, au moment du démantèlement des restes de l'Etat social dans l'espace européen, au moment où la grippe financière des Etats augure une gestion plus drastique et une exploitation plus intense, c'est aussi toute une espérance progressiste qui s'écroule. Si on voit clairement que ces mouvements ont un pied dans l'intégration (dans leur recherche d'un nouveau compromis démocratique), et un pied dans la révolte, quelle intervention anarchiste peut-on envisager ? Sachant que des tentatives de radicalisation de l'intérieur nous plongeraient dans la logique du petit à petit, et si la question n'est pas d'accompagner ces mouvements d'une présence radicale, comment « approfondir le désordre » ? En quelque sorte, comment faire dérailler ces mouvements de leur voie réformiste pour tenter l'inconnu insurrectionnel ?

Dans les deux situations décrites plus haut, nous restons bien sûr « dépendants » d'événements extérieurs, même si y réfléchir et s'y préparer n'est jamais peine perdue. D'un autre côté, rien ne nous empêche aussi de prendre l'initiative en permanence. Celle-ci peut par exemple prendre la forme de luttes spécifiques, soit une hypothèse basée sur une certaine analyse du contexte social qui se focalise sur une structure particulière de la domination, comme par exemple un centre de rétention, le tracé d'un TGV, une ligne à haute tension, une prison, une usine d'armement, ... Une telle hypothèse permet de développer une projectualité en reliant nos différentes activités entre elles, et en proposant à d'autres une méthodologie anarchiste pour lutter : l'attaque, l'auto-organisation et la conflictualité permanente. Cette pro-

jectualité peut tenter d'avancer vers une attaque partagée de la structure en question ou vers la multiplication d'attaques diffuses contre ce qui la fait exister, une hostilité sociale offensive, liée au contexte et à l'analyse de la structure. Si ces hypothèses ont été surtout pensées dans des contextes plus pacifiés, quel sens peuvent-elles prendre aujourd'hui, vu qu'en plus, les différents aspects et structures de la domination sont toujours moins « partiels » ? Peut-on encore envisager la lutte spécifique comme quelque chose capable de s'étendre à la critique de la domination dans son ensemble au lieu de la limiter, et servant de « préparation » à des moments plus généralisés de révolte ? Enfin, dans un monde où l'aliénation a beaucoup progressé, la lutte spécifique ne permet-elle pas malgré tout de remettre quelques idées sur la table d'une manière cohérente ?

Dans une perspective insurrectionnelle, ce qu'on peut analyser ici séparément peut aussi être pensé ensemble. A titre d'hypothèse, on pourrait par exemple penser que la lutte spécifique (entendue dans ce cas comme l'offensive contre un aspect de la domination) ne serait plus « condamnée » à rester si spécifique, et que dans le cadre d'une hausse générale de la température, elle pourrait tendre à une remise en question de l'ensemble des rapports de domination. Mais si c'est le cas et que la question reste d'élargir la critique à la totalité, pourquoi choisir un aspect plutôt qu'un autre ? Et comment le dialogue fructueux entre ces luttes spécifiques avec une méthodologie anarchiste, et la généralisation d'émeutes ou les turbulences provoquées par un « non » aux restructurations, pourrait déboucher sur une rupture insurrectionnelle ?

Sans oublier que...

Dans l'ensemble de ces questionnements sur les hypothèses d'intervention, certains problèmes généraux demeurent. Citons notamment la question de la communication, c'est-à-dire la capacité à s'exprimer et à se comprendre, en mots comme en actes. La perte générale d'un autre langage que celui de la domination, faute d'espaces de luttes où cette communication pouvait être forgée, conjuguée à la pénétration rapide et profonde des technologies dans tous les aspects de la vie, l'a désormais transformée en balbutiements ininterrompus. Parmi les anarchistes aussi, il n'est alors pas surprenant de constater que les idées se diluent, deviennent des opinions qui à force d'approximations et de répétitions, finissent même par se transformer en lieux communs. Même les expériences de lutte ne sont plus « comprises », et deviennent de plus en plus souvent de simples informations à consommer virtuellement. Tout cela a pour conséquence un appauvrissement général des échanges, des sensibilités et de la réciprocité. Plus généralement, on a l'impression de vivre dans un présent perpétuel où les expériences passées deviennent des objets plutôt que des liens. Quels espaces de communication pourrait-on réouvrir, où il serait à nouveau

possible de de discuter au sein de la conflictualité ?

Une vieille question qui reste également d'actualité parmi les anarchistes, est celle du comment s'organiser. Comment approfondir notre choix de s'organiser par affinités, et creuser l'informalité à partir de là ? Quelles manières de s'organiser dans un but spécifique peut-on imaginer aujourd'hui entre anarchistes et d'autres gens qui veulent se battre, de façon à ce que ces formes soient directement ancrées dans la conflictualité ? Quelles manières de s'organiser peut-on imaginer en fonction des différentes hypothèses d'intervention évoquées plus haut ?

Internationalisme

Enfin, il nous semble qu'il est possible d'effectuer des analyses et des hypothèses au niveau de « l'espace européen », et c'est d'ailleurs un des objectifs de cette rencontre. Bien entendu, nous n'entendons pas par là un bloc uniforme, mais un ensemble d'équilibres qui dépendent étroitement les uns des autres, un ensemble lui-même en interaction avec d'autres « espaces » (pensons simplement aux récents soulèvements de l'autre côté de la Méditerranée). Un tel contexte n'est pas non plus uniquement modelé par les seuls rapports économiques et politiques, qui reposent d'ailleurs toujours plus sur une acceptation passive que sur un consensus actif, mais est aussi un espace de conflictualités qui s'alimentent directement entre elles.

Si nous pouvons partager des hypothèses dans ce cadre, qui partent du général pour s'affiner vers chaque contexte, alors pourrait peut-être s'ouvrir un début de chemin qui se placerait à son tour dans une perspective internationaliste.

Contribution barbare

Lorsqu'on essaie de lire la réalité qui nous entoure, on se rend compte qu'on est en train d'assister au développement de transformations profondes du côté de la gestion du pouvoir politique et économique. De tels changements se répercutent également au niveau social. Il est donc nécessaire de se confronter aux transformations en cours, et d'en tenir compte dans nos analyses et nos perspectives d'attaque.

Le capital n'est pas en crise, mais, plus « simplement », les choix financiers des Etats ont créé des difficultés dans la gestion traditionnelle du marché, et ont produit, en général, une aggravation des conditions de vie des consommateurs citoyens. Les contradictions développées par le capital ont contribué à déterminer des occasions d'affrontement dans certaines zones, plus ou moins sanglantes et à long terme, entre d'un côté les gardiens du pouvoir et ses structures, et de l'autre ces franges de la population lassées d'être exclues du confort promis par le faux bien-être de la société de consommation.

Face à cela, il est naturel de se demander quoi faire. Etre présents « ici et maintenant » est en effet à la base de notre désir de rupture violente avec tout système de valeurs, avec le capital et ses différentes facettes. Dans le cadre de ces réflexions et dans la définition de perspectives qui puissent nous orienter sur les chemins incertains et inexplorés de la révolte, nous pensons qu'il faut éviter de se confronter à la réalité avec des yeux remplis d'enthousiasmes faciles qui risquent de nous voir faire des insurrections à tous les coins de rue, des complices dans chaque indigné, des sujets révolutionnaires dans chaque exploité. En même temps, nous pensons qu'il est tout aussi dangereux de rester ancrés dans une sorte de réalisme pessimiste qui risque de nous immobiliser par les temps qui courent, de nous transformer en attentistes emprisonnés dans une logique de type déterministe.

Ce qui nous semble fondamental, c'est de se placer dans une optique d'observation lucide qui peut nous permettre de saisir les transformations en cours, d'identifier les aspects vulnérables de l'ennemi, afin d'évaluer au mieux quoi et comment attaquer.

Dans une condition mentale et matérielle où domine l'urgence d'en être (et non d'être), c'est-à-dire de définir son rôle à l'intérieur d'une possible conflictualité diffuse, on risque de perdre de vue la centralité de la question : la nécessité de partir de soi, de ses propres idées et perspectives anarchistes. Lorsqu'éclate une révolte spontanée, le problème des anarchistes n'est donc pas de chercher un rôle parmi d'autres rôles, de trouver la manière de se faire accepter par les autres, d'être agréables ou de cacher ses véritables désirs pour tisser des alliances. Il serait plutôt utile de déterminer des conditions d'attaque qui empêchent le retour à la normalité, d'expérimenter l'agir qui nous appartient, de trouver des objectifs que la spontanéité n'est à elle

seule pas en mesure de trouver. Toute hypothèse insurrectionnelle est imprévisible et indépendante de nous, mais en tant qu'anarchistes, et dans une optique de conflictualité permanente et de définition de projets insurrectionnels, nous pouvons par contre donner une contribution fondamentale lorsqu'elle se produit.

Le problème qu'il faudrait selon nous se poser, n'est pas tant comment se relier aux possibilités de révoltes dans la rue, de luttes sur un territoire et/ou spécifiques qui pourraient se radicaliser et se diffuser, mais plutôt comment continuer à agir et à attaquer, de manière pratique et théorique, à la lumière des transformations en cours à l'intérieur de la société et des mécanismes de domination.

Analyser les pratiques et les parcours de lutte par rapport aux objectifs est une étape fondamentale dans un discours visant à identifier les limites et les perspectives dans la théorie et la pratique de la subversion sociale. Afin de mieux toucher les différentes problématiques et propositions que nous voulons affronter ici, identifions quelques points et quelques sujets que nous voudrions porter à l'attention des compagnons.

Nous pensons qu'il est urgent d'aborder la question des modalités de communication entre compagnons. Le problème peut être affronté en distinguant deux aspects, celui des manières avec lesquelles nous décidons de communiquer, et celui de la valeur que nous accordons aux instruments que nous choisissons à chaque fois d'utiliser. Nous faisons en particulier référence à l'utilisation du réseau télématique [applications associant les télécommunications et l'informatique comme par exemple internet, NdT], et le rapport que nous entretenons avec lui. Notre utilisation de ces instruments, même de manière secondaire, est une donnée de fait, mais il n'en reste pas moins que ce n'est certainement pas pour cela qu'on peut les trouver utiles en cas d'insurrection ou les considérer comme un instrument fondamental dans la définition de nos perspectives, voire comme quelque chose dont on pourrait disposer librement.

Les systèmes de communication de type virtuel ont connu un développement incroyable ces vingt dernières années dans la société où nous vivons, et imprègnent toujours davantage la réalité et le système de relations entre les personnes. On ne peut nier que de tels systèmes sont lentement entrés dans nos vies, conditionnant même inévitablement notre manière de nous relationner avec les autres, avec ce qui nous entoure, et avec les instruments télématiques eux-mêmes. Tout cela s'est produit malgré le fait que chacun est conscient que l'irréalité virtuelle est fonctionnelle au pouvoir et constitue une de ses forces.

Au cours de la dernière décennie, les moyens traditionnels de faire circuler nos idées, comme par exemple les journaux, les tracts, les affiches ou les livres ont été réduits, et la diffusion des idées elles-mêmes a été presque entièrement déléguée à l'univers virtuel. Il est plus que jamais indispensable de dépoussiérer les vieilles formes de rencontre et de communication entre compagnons, mais aussi d'en expérimenter

de nouvelles, qui soient cette fois uniquement nôtres, et pas celles de l'ennemi. Il faut à nouveau se rencontrer et prendre le temps de le faire, même si c'est une chose toujours plus difficile à cause des rythmes imposés par la vie moderne, des rythmes qui sont plus ou moins volontairement devenus les nôtres.

On entend souvent des gens évoquer la possibilité d'exploiter les instruments télématiques dans des situations spécifiques, mais le fait de se retrouver face à face avec un usage presque quotidien d'internet, en particulier pour échanger des informations ou des idées, nous montre quel point la réalité virtuelle parvient à conditionner de manière négative la façon de se lier les uns aux autres. L'idée d'un bon usage de la réalité virtuelle dans une perspective révolutionnaire ne nous convainc pas, et nous pensons plutôt que prendre en considération une telle possibilité impliquerait de choisir des chemins qui n'offrent aucune garantie, parce que fonctionnels au capital et gérés par le pouvoir. La télématique et le développement technologique doivent au contraire devenir des cibles potentielles d'attaque.

Saboter la production

La machine du capital est alimentée par les structures de pouvoir (bureaucraties et institutions), les mécanismes de répression et de contrôle (prisons, tribunaux, forces militaires et de police, systèmes de surveillance), le travail, le consensus et la production. La critique radicale et les perspectives d'attaque doivent donc se développer à plusieurs niveaux, d'un point de vue aussi bien théorique que pratique. Le système de production et de consommation est en particulier ce qui lie et enchaîne directement les individus au capital et à ses différents aspects. La création de faux besoins détermine la soumission, plus ou moins consciente, à l'exploitation salariée et aux logiques du colonialisme économique. La production d'énergie, les complexes industriels et les usines plus ou moins délocalisées, la diffusion de marchandises sont à la base du fonctionnement de ce monde-là.

C'est notamment dans cette direction qu'il faut agir, sans attendre que ce mur de marchandisation, qui pénètre chaque aspect de l'existence, nous tombe inexorablement dessus, pendant qu'on tente d'érafler sa surface plutôt que de s'en prendre à ses fondations, enterrant dans un même mouvement toute possibilité future d'attaque. Trouver, échanger et diffuser des informations pratiques et théoriques à ce propos, sur le repérage et l'utilisation d'instruments et de connaissances, est un des aspects qu'il nous semble indispensable de discuter et de développer.

On pourrait se poser des questions sur comment agir et attaquer, mais il est tout aussi important de se demander contre quoi agir et quels sont les objectifs à identifier, en s'appuyant sur la prise d'initiatives plutôt que de s'enfermer dans des logiques de ripostes. Notre environnement pullule de lieux où le capital prolifère. De lieux qui ont été créés, ou ont changé radicalement ces dernières décennies. Prenons rapidement un exemple pour mettre facilement en évidence certains des change-

ments auxquels nous faisons référence : pensons à la différence qu'il y a entre des archives papier et les bases de données. Avant, l'incendie de documents dans le bureau municipal de l'état civil, d'un lieu de travail ou dans un gros complexe industriel pouvait représenter une action destructrice concrète. Aujourd'hui non, vu que les informations ou les archives sont conservées dans des bases de données, de petits instruments électroniques qui courent le long de kilomètres de câbles. Ne faudrait-il pas en tenir compte ? N'est-il pas évident que les changements de l'ennemi ont été radicaux et qu'on ne peut les ignorer, mais qu'il faut au contraire les approfondir et les connaître ?

Nous ne voulons pas faire ici une énumération d'autres possibles objectifs d'attaque, parce que nous préférons laisser à chacun l'imagination dans la recherche et la créativité pour définir ses propres perspectives de révolte.

Un autre point sur lequel il nous intéresse de porter rapidement l'attention est la dimension internationale que doit prendre ou reprendre la perspective insurrectionnelle. Des occasions comme celle-là [à Zurich] permettent de se voir, de discuter, de se confronter entre compagnons de différents endroits, et peuvent constituer un point de départ pour l'approfondissement des relations futures, là où naît le besoin et là où on désire les approfondir. Mais la possibilité de tisser des rapports individuels ou entre différents contextes n'est pas l'objectif final, ce n'est qu'un préalable et un aspect de la dimension internationale à laquelle nous aspirons. Avoir des liens avec les compagnons qui vivent à l'extérieur ou s'échanger du matériel et des connaissances ne suffit pas en soi, il faut aussi que chacun de nous sache se projeter dans une optique d'observation et d'action qui dépasse les frontières territoriales.

Pour être plus clair, on peut penser à ce qui est arrivé en Grèce ces dernières années, à l'insurrection de décembre, aux mille attaques disséminées sur tout le territoire, à la conflictualité à répétition contre les forces de l'ordre et les différents symboles et lieux du pouvoir, aux pillages de supermarchés et à tant d'autres actions qui nous ont réchauffé le cœur et enflammé l'esprit. Des feux qui sont pourtant rarement sortis de nos esprits pour emprunter une dimension concrète. Les raisons sont diverses et différentes les unes des autres. Manque de contacts ? Réalité trop éloignée de la nôtre ? Conditions internes difficilement déchiffrables ? Informations sporadiques et souvent exclusivement liées à des sources officielles ? Oui, certes, ce sont des raisons qui ont certainement compté. Mais la première d'entre elles, celle qui a été déterminante, c'est le fait que nous n'étions pas, et ne sommes pas, préparés, et donc que nous sommes incapables de saisir des occasions. Réussir à porter hors des frontières grecques une conflictualité permanente et des attaques ciblées, être capables de comprendre les contradictions que le capital développe un peu partout, être en mesure de contre-attaquer en ayant à disposition des informations et des instruments développés à l'avance, aurait pu faire la différence. C'est aussi en réfléchissant sur cette occasion manquée, mais on pourrait en citer beaucoup d'autres, qu'on peut

comprendre à quel point il est nécessaire d'avoir la capacité de porter notre regard au-delà de ce qui se trouve dans l'environnement immédiat de chacun d'entre nous, et d'être prêts, d'être préparés.

A force de vouloir « en être », à travers la manie de vouloir participer à la possibilité de propager l'indignation, on risque de s'égarer entre les provocations du capital et des trajectoires de rue qui ne sont pas les nôtres. Nous n'avons aucun monde à sauver, ni de consciences à conquérir, ni de verbes à diffuser. Bien que la créativité comme facteur d'imprévisibilité soit fondamentale, les perspectives et les objectifs ne peuvent pas sortir à l'improviste de quelque chapeau magique, on ne peut pas s'abaisser à une quête obsessionnelle de rôles, de nombres et de présences. L'exploration de nouveaux sentiers d'attaque, l'exploration de nouveaux moyens, instruments et techniques liés non seulement à nos objectifs, mais aussi aux contextes et aux forces disponibles, demeure d'une importance primordiale.

Il existe des possibilités infinies d'intervention dans un sens critique et destructif par rapport à la réalité qui nous entoure, et en ce sens, nous pensons qu'il est important d'étendre et de diversifier les pratiques de conflit en tentant de les rendre, à chaque fois, reproductibles.

Palerme, 31 octobre

De court-circuit en black out social

Les structures de la domination et de l'exploitation ne sont pas invariables. Elles changent et se transforment au cours de l'histoire pour des raisons liées à sa propension à se perpétuer, et donc en rapport direct et indéniable avec la conflictualité sociale. Si jusque dans les années 70 on pouvait percevoir de fortes tensions et des turbulences importantes dans la sphère productive, se cristallisant logiquement sur le terrain des grandes usines ou au moins avec tous les regards tournés vers là, aujourd'hui, dans la vieille Europe, la conflictualité semble s'être « déplacée » vers d'autres sphères. N'empêche que l'exploitation continue, au travail comme ailleurs, mais certes de manière différente, certes plus « décentralisée », certes mieux protégée contre d'éventuelles remises en question depuis « l'intérieur ».

Il s'agit donc aujourd'hui de continuer, d'actualiser et d'approfondir l'analyse des structures du pouvoir et de l'exploitation. Les vieux modèles ont déjà été abandonnés, même si certains continuent à croire à la constitution en force du « prolétariat » et à son affirmation au sein de la sphère productive. Une analyse « nouvelle » a déjà été entamée il y a des dizaines d'années, mais aujourd'hui, il semble qu'un pas supplémentaire s'impose.

Le fondement de l'exploitation, ou mieux, de sa perpétuation, réside dans la reproduction sociale. Il y a non seulement l'évidente recherche de pouvoir et d'accumulation, mais les conflits cantonnés à l'intérieur de sa logique reproduisent aussi l'ordre des choses. Force est de constater que le travailleur produit l'exploitation et que l'exploitation reproduit le travailleur. Tout comme le citoyen produit le pouvoir et que le pouvoir reproduit le citoyen. Les possibilités de briser ce cercle infernal ne se trouvent plus là où les vieux livres du mouvement révolutionnaire les situaient, ni dans une nouvelle version d'un processus lent et infini de prise de conscience, mais ailleurs. Et c'est cet ailleurs insurrectionnel qu'il nous faut analyser et expérimenter.

L'exploitation et donc la reproduction sociale ne suivent plus des lignes concentrationnaires comme elles ont pu le faire dans le passé. Finis les grands complexes industriels avec leur création d'ouvriers capables de se reconnaître entre eux ; finis les quartiers ouvriers où une communauté d'intérêts rendait possibles de virulents combats ; finis les grandes associations de lutte capables d'enthousiasmer et de mobiliser des milliers de gens. Aujourd'hui, l'exploitation s'est diversifiée et décentralisée à tel point qu'elle rend impossible l'émergence d'un sujet collectif, d'un « prolétariat », sans que ceci signifie évidemment qu'il n'y aurait plus de « prolétaires ». L'exploitation ne tend plus à se concentrer dans une grande structure, mais à disséminer sur l'ensemble du territoire de petites structures, toutes reliées par des réseaux

d'énergie et de communication qui permettent la production à flux tendu et une reproduction serrée de la domination. Si la société actuelle ressemble à une grande prison à ciel ouvert, ses barbelés seraient en fibres optiques et ses miradors seraient plutôt les relais de communication.

Si nous soulignons cette évolution, ce n'est pas par simple curiosité et envie de comprendre pourquoi la conflictualité sociale ne suit plus aujourd'hui l'ancien schéma bien ordonné de la lutte de classe entre prolétariat et bourgeoisie, deux blocs bien identifiables se disputant autour d'une forteresse, mais plutôt pour découvrir des axes d'intervention, des points où il est possible d'attaquer l'exploitation, et donc la reproduction sociale. Selon nous, ces axes se trouvent entre autres dans les infrastructures dont l'économie et le pouvoir dépendent. Cette infrastructure décentralisée et hautement complexifiée a rendu possibles les nouvelles formes d'exploitation (il suffit de penser à la nécessité actuelle d'être joignable à tout moment par portable dans la logique de la flexibilisation du travail), et c'est donc là que l'exploitation d'aujourd'hui peut être attaquée. Les câbles de fibres optiques, les réseaux de transport, l'alimentation énergétique, les infrastructures de communication comme les relais de portables : voilà tout un champ d'intervention qui est par nature incontrôlable, où il n'y a plus aucun centre à conquérir ou position à tenir, où la décentralisation implique par la logique des choses une organisation décentralisée, informelle, en petits groupes, de l'attaque.

De nombreuses personnes ont indiqué la vulnérabilité de ces infrastructures, mais il reste encore beaucoup de travail de clarification et d'indications à faire. On pourrait déjà commencer à accueillir et à approfondir les suggestions pratiques qui émanent de la conflictualité contemporaine. Au lieu de se focaliser sur les affrontements avec la police, on ferait mieux de regarder comment l'infrastructure est attaquée dans certaines émeutes dans les métropoles et leurs périphéries : sabotages de l'éclairage public, incendies de générateurs et de transformateurs électriques, sabotages d'axes de transports ferroviaires ou du réseau de transports en commun. Une analyse actuelle de la métropole ne saurait négliger par exemple l'importance des transports (d'êtres humains, de marchandises, d'informations). Mais le travail de clarification ne peut s'arrêter là. On a besoin d'indications précises, d'analyses précises et de connaissances techniques précises.

Bien évidemment, la possibilité et la nécessité de l'attaque diffuse contre les infrastructures du pouvoir n'a que peu de sens si elle n'est pas intégrée dans une projectualité plus large. Même s'il est toujours bon et adéquat de saboter, il ne faut pas oublier que pour toute chose, il y a un avant, un pendant et un après. Si des fissures dans la normalité, dans la reproduction sociale, offrent des possibilités, alors, il faut déjà les imaginer à l'avance. Que faire en cas de coupure d'électricité ? Que faire quand les transports en commun ne fonctionnent plus et génèrent un chaos incroyable au sein d'une ville ? En plus, il ne faudrait pas considérer toute cette

question d'infrastructures comme quelque chose de séparé des autres terrains d'affrontement. Elle peut être intégrée dans n'importe quel projet de lutte. Si aujourd'hui la conflictualité est disparate et diffuse, sans terrain « central », il ne s'agit pas de retrouver ou de reconstruire une centralité qui unirait les hostilités diffuses dans un seul projet révolutionnaire, mais de créer et de jeter des ponts entre les différentes conflictualités. Une attaque précise contre les infrastructures a par exemple toujours des conséquences plus amples qu'un aspect du pouvoir. Dans une émeute, couper l'éclairage d'un quartier, ne sert pas seulement à rendre plus difficiles les avancées des forces de l'ordre, mais aura des échos bien au-delà de toute considération technique du moment. On ne vit pas pareil s'il fait sombre. Cet aspect est encore plus éclatant par rapport au réseau énergétique ; où les conséquences iront souvent bien au-delà du premier objectif imaginé.

Ensuite, il ne s'agit pas de prendre ces réflexions et suggestions comme des prétextes à une grande conspiration technicienne qui plongerait les villes dans le noir, ou plutôt, comme ce serait le cas aujourd'hui, dans un black-out d'informations et de communications. Ce qu'il s'agit d'élaborer, ce sont des projectualités, même modestes, qui indiquent cette possibilité d'attaque à tous ceux qui veulent lutter sur une base radicale, et donc pas aux seuls révolutionnaires. Aborder la question de manière militariste, prôner à nouveau la centralisation face à la dissémination, réfléchir le tout en termes d'« efficacité », revient à n'avoir strictement rien compris à ce qui a été dit. Ce qui est « nouveau » aujourd'hui, ce n'est par exemple pas la possibilité de s'attaquer à une centrale électrique pour plonger la ville dans le noir, mais la possibilité de s'attaquer partout au réseau électrique intégré et disséminé. Cette possibilité-là ne demande pas de grandes organisations ni de formalisations de la tension subversive, elle permet des attaques directes, simples et facilement reproductibles.

S'il est vrai que la stabilité de l'ordre établi est en train de séroder depuis quelques années, s'il est vrai que la disparition des vieux modèles de lutte et des organisations de médiation est suivie de nouvelles formes de conflictualité sociale, beaucoup moins contrôlables et beaucoup plus sauvages, il nous faudrait porter notre attention théorique et pratique sur ce qui pourrait contribuer à étendre ce marécage incontrôlable. Dans ce marécage, nul ne peut garantir que ce seront les idées anarchistes et la liberté qui l'emporteront, mais ce qui est sûr, c'est que c'est déjà un sol beaucoup plus fertile pour ces désirs-là.

Quelques sapeurs de l'édifice social

Dépasser les frontières

Nous préférierions par-dessus tout que nos luttes ne connaissent pas de limites. Voilà pourquoi nous cherchons à saisir lors de leur élaboration, où se trouvent leurs limites, leurs frontières, pour ensuite tenter de les déplacer. Cette intention se traduit aussi bien sur le terrain « géographique » que sur le plan du « contenu ». Si nous engageons une lutte, nous avons souvent le désir au cœur, ne fût-ce qu'en catimini, que cette lutte ait des échos au-delà d'un quartier, d'une ville, d'une région spécifique. De la même manière, nous considérons une thématique spécifique ou un événement concret dont part une lutte simplement comme des points de repère : nous espérons que d'autres qui veulent se battre les dépasseront aussi pour remettre en question et attaquer toujours plus d'aspects du pouvoir. En d'autres mots, un désir de luttes qui ne connaissent pas de frontières.

Mais si nous regardons des conflits sociaux ou des révoltes qui se produisent quelque part au loin, ou lorsqu'une fois encore un compagnon nous approche avec une faim internationaliste, la réponse à ce qu'on peut en faire ici et maintenant n'est pas évidente. Au-delà de l'idée que dans d'autres endroits du monde, il doit aussi y avoir des fous avec des idées anarchistes, il semble souvent que nous ayons tellement emmuré nos propres activités qu'une interaction avec celles qui se déroulent à l'extérieur de ces murs paraît impossible. Les efforts allant dans le sens d'une telle interaction sont souvent rapidement suspendus, dans la plupart des cas du fait qu'on ne peut pas vraiment comparer des situations locales, que chacune est différente et exige donc une approche singulière. Ce qui est vrai quelque part. Dans chaque situation locale, il y aura toujours des aspects différents qui rendent chaque réalité unique. Différents axes autour desquels existe une conflictualité, différentes formes par lesquelles l'autorité s'impose plus ouvertement, différents points névralgiques, différentes sensibilités etc. Et il va de soi que nous voulons y être le plus attentifs possible lors de l'élaboration de nos activités locales. Plus encore, aucun internationalisme en soi ne fera surgir par un coup de baguette magique ou ne remplacera cet effort et cette capacité nécessaires. Cela restera toujours un défi dans lequel nous nous retrouvons face à nous-mêmes et que nous ne pouvons donc affronter que par nous-mêmes. Mais par là, tout est loin d'être dit. Ayant en tête tout ce qui est précède, je pense qu'une dynamique internationaliste peut exister, qui dépasse en quelque sorte les projets locaux de chacun, mais puisse en même temps les influencer et les faire avancer. Le lecteur attentif m'a sans doute surpris dans une affirmation bien facile, car une telle dynamique existe déjà. Peut-être la question est-elle plutôt d'imaginer quelles formes une telle dynamique peut prendre et ce quelle pourrait engendrer si nous l'approfondissions et l'intensifions. Et là, toute affirmation facile

serait mal placée. Ce qui suit ne constitue donc que quelques réflexions modestes et sommaires ayant pour but de contribuer à une discussion, un exercice mental, une tentative. A la recherche d'une dynamique qui laisse derrière soi toujours plus de frontières.

De grands et de petits moments (dont la prochaine rencontre internationale en Suisse fait partie) où des compagnons de différents pays se retrouvent, offrent – au-delà des buts toujours limités des rencontres – des occasions pour développer de l'affinité. Certains peuvent commencer à se connaître dans un certain contexte et faire les premiers pas, aussi modestes soient-ils, vers une réciprocité sur le terrain de la connaissance, des idées, des aspirations. D'autres ont peut-être déjà découvert cette réciprocité par le passé, et alors toute rencontre devient un moment où l'affinité existante peut être approfondie. Ceci ne dit évidemment rien du pourquoi. Pourquoi nous semble-t-il intéressant de nouer et d'affiner des liens au-delà des frontières ? Une petite partie de la réponse me semble se trouver dans les activités déjà élaborées qui parcourent les contrées. Moments de discussions par exemple, qui voyagent au prétexte d'une lutte, d'un événement ou même d'une publication, et où des expériences et des idées sont échangées entre différentes personnes en différents lieux. Ou parfois, et on peut se demander pourquoi nous ne profitons pas plus souvent de cette possibilité réelle, des moments de conflit « local » peuvent littéralement être vécus ensemble par des personnes de différentes régions ou pays. Parce que ces moments sont des épisodes intenses et donc captivants dans une lutte ; ou simplement parce que quelques mains en plus sont les bienvenues.

Il serait certainement intéressant que des initiatives soient plus souvent prises dans de telles occasions. Mais (même la multiplication de) ces pratiques ne disent encore pas tout sur leur possible perspective. Après coup, on pourrait toujours ranger sagement ces occasions dans l'armoire des expériences faites pour ne plus jamais y revenir. Ou... on pourrait tenter de les introduire dans les activités que chacun dans son contexte spécifique est en train d'élaborer, de façon à ce qu'elles deviennent des points de référence et des sources d'inspiration. Mais comment alors ? Peut-être faudrait-il oser se poser les questions qui surgissent en élaborant des luttes locales, avec une approche internationale. En commençant par exemple par une analyse de la réalité. Regarder autour de nous et chercher à comprendre ce qui se passe et ce qui se joue. Ensuite, chercher les points communs dans les différentes analyses faites dans les différents contextes. Qu'est-ce qui a changé ces dernières décennies ? Comment analyser le pouvoir qui devient toujours plus décentralisé, la dictature de l'économie qui cherche à coloniser la vie de manière toujours plus profonde, les moyens répressifs toujours plus vastes que les Etats sont en train de développer, le rôle délirant de la technologie etc. ? Ce sont des tendances qui dépassent aisément les frontières nationales et qui, même à un rythme différent ou sous d'autres formes, se font sentir partout. Et ensuite, quels moments peuvent réussir à miner l'ordre établi, ou qu'est-

ce que l'absence de tels moments peut nous dire ? Avec des analyses de la réalité en poche, nous pouvons aussi nous aventurer sur le champ du futur. Non seulement en essayant de faire des hypothèses qui aillent au-delà de notre situation locale, mais aussi en nous demandant ce que ces hypothèses pourraient nous enseigner quant à l'intervention anarchiste. Quelles possibilités pourraient se dessiner si nous engageons aussi la discussion au-delà de notre contexte et des complices proches. Ceci pourrait engendrer une interaction qui laisse peu de choses non discutées ; analyses, moyens, méthodes, et pourquoi pas, des perspectives et de possibles « buts ». Une interaction qui ne soit pas seulement approfondie lors des moments de discussion et d'action que nous partageons physiquement, mais puisse aussi être ramenée dans nos propres projets, nos propres initiatives de lutte, nos propres tentatives de ruptures dans la réalité de notre contexte. Pour qu'une dynamique puisse croître, dans laquelle les activités de tous les coins se communiquent de plus en plus, s'inspirent et se renforcent.

Nouvelles réalités, vieux désirs

Les lignes suivantes doivent être lues comme de simples propositions pour le débat. Elles se veulent des analyses sommaires de quelques réalités en transformation par rapport au contexte où certains types d'intervention anarchiste spécifique ont été conçus. C'est une simple tentative de poser quelques questions dans les termes corrects pour pouvoir ensuite les approfondir. Nous sommes conscients du fait que les analyses que nous exposons ici sont trop générales et superficielles en regard de l'approfondissement que nécessiteraient certains points. Mais il ne peut en être autrement, puisqu'il s'agit d'une brève contribution pour le débat et qu'elles ne serviront que de point de départ, telles une esquisse.

La plupart des méthodes d'intervention dans la réalité dont nous avons hérité et dont nous disposons actuellement, ont été développées – même si elles répondaient certainement à des traditions, des élans, des intuitions ou des certitudes aussi vieilles que la guerre sociale elle-même – en des temps particuliers, en des temps de défaite. L'échec de l'assaut du ciel avec la restructuration capitaliste des années 70 et 80 ont profondément modifié la nature du conflit social. A l'automatisation et l'atomisation de la production a correspondu un processus d'automatisation et d'atomisation sociale, marqué par la décomposition des milieux ouvriers et par l'apparition d'un nouveau type anthropologique, en gestation depuis l'après-guerre. Ce type se caractérise par sa pusillanimité, l'infantilisme, sa volubilité, la disposition à déléguer tous les aspects de son existence à des instances supérieures ainsi que par le fait de vivre dans un éternel présent sans garder en mémoire que son propre milieu a été radicalement transformé dans un processus de falsification sur le modèle du parc à thème.

Par conséquent, le conflit social a abandonné le schéma selon lequel deux blocs monolithiques – bourgeoisie-prolétariat, capital-travail – s'affrontent dans un antagonisme frontal, visible et inéluctable et pour des contradictions inhérentes au fonctionnement même de l'économie capitaliste.

A cela il faut ajouter une autre conséquence fondamentale : le constat d'un point de vue révolutionnaire de l'impossibilité de se réappropriier les structures productives capitalistes à des fins émancipatrices, et la fin des illusions d'expropriation et d'autogestion ouvrière d'un monde planifié pour sa seule autoreproduction. Le rejet du travail en tant qu'activité séparée – dont la pulsion n'a cessé de traverser le mouvement ouvrier sous forme de grèves aux revendications impossibles, de sabotages, d'absentéisme, etc. – a ainsi trouvé sa confirmation historique. La dimension négative de tout projet de libération a donc acquis une nouvelle importance et l'équilibre s'est rompu entre les dimensions offensives des luttes défensives et vice-versa.

A mesure que la domination a occupé l'ensemble du terrain social, le fantôme de la pacification et de la fin de l'histoire s'est mis à planer sur les eaux placides d'une post-modernité, dans laquelle semblaient ne rester comme seules certitudes que l'obéissance et l'impératif d'adaptation à l'aliénation – les seules que leurs popes ne se sont jamais risqués à questionner. C'est ainsi qu'on a pu assister à la liquidation d'un projet historique. Le conflit social s'est déplacé vers des zones marginales – dans le sens strict du terme : reléguées aux marges, éloignées du centre. D'où la nécessité de réévaluer les perspectives d'intervention, les méthodes, les formes d'organisation, etc. et que celles-ci retrouvent des pratiques qui ont toujours été présentes dans les luttes anti-autoritaires des exploités. Une fois passé le temps de louer les vertus -mythiques ou réelles- de la classe de la conscience, et de regretter la disparition de ces relations – entre grégairisme et solidarité– forgées à la chaleur de la lutte, s'est imposée la nécessité de chercher le terrain où reposer (ou continuer à poser) la question sociale. Ce terrain a été celui des manifestations périphériques des dévastations provoquées par la dictature de l'économie et les rapports de domination.

L'attaque d'aspects concrets du pouvoir provient donc d'une conception de la domination comme un tout affectant la totalité des rapports sociaux et toutes les sphères de l'existence. Mais c'est aussi le terrain où conserver une intelligence offensive, un langage critique autonome et un cadre conceptuel dans lequel le conflit social puisse trouver un sens, au delà du seul rejet individuel, de l'activisme ou de l'attente de la recomposition d'un sujet historique et de l'advenue des « conditions objectives ».

C'est-à-dire qu'elle provient de la nécessité de rester vivants dans un monde de zombies. Cette réalité a été théorisée de diverses manières en divers endroits et expérimentée avec diverses formes d'agir subversif. C'est de ce contexte que provient la méthode insurrectionnelle telle que nous la connaissons actuellement. Il faut insister sur le fait que ni cette méthode, ni l'organisation informelle, pas plus que la perspective de conflictualité et d'attaque permanentes, ne sont une invention italienne des années 70-80, comme le prétend un lieu commun assez répandu depuis quelque temps chez certains « critiques sociaux » déroutés. Elle provient, comme nous l'avons dit, de la rencontre d'éléments qui, depuis longtemps déjà, font partie de l'arsenal des exploités avec des analyses de cette réalité nouvelle, que certains appellent « société postindustrielle ». L'organisation informelle n'est donc pas seulement plus libertaire, elle est plus adéquate pour un affrontement asymétrique – n'obéissant plus au schéma de blocs, mais à la fragmentation sociale – dans lequel la domination a perdu son centre en métastasant tout le terrain social. Les initiatives d'attaque des mécanismes de reproduction sociale proviennent donc de petits groupes qui, partant d'une analyse du contexte, développent une projectualité enracinée dans la nature de la conflictualité de ce contexte et destinée à créer les conditions minimales pour une attaque contre une structure spécifique du pouvoir, aux côtés d'autres exploités. Deux éléments ont une importance particulière dans

la conception de cette méthode : 1) la temporalité. Toutes les énergies s'orientent vers un objectif précis, évitant ainsi à la fois la dissipation d'énergies des luttes à long terme, la bureaucratisation, la domestication et en général l'apparition de la politique avec son long cortège d'aliénations. L'auto-évaluation et l'autocritique sont constantes et l'espace de lutte se défait une fois l'objectif atteint ou lorsque décision est prise d'en changer, pour quelque raison que ce soit. 2) le caractère reproductible. Alimenté par le choix de moyens qui peuvent être utilisés par tous et loin de toute spécialisation, il favorise la multiplication des actions d'attaque – et en même temps une prise de conscience de la nécessité de l'attaque – tout en démontrant la vulnérabilité du pouvoir.

Mais à l'heure actuelle, de nombreuses circonstances sont en train de changer sous notre nez et rendent nécessaire de réfléchir sur certaines conceptions méthodologiques (entre autres). La restructuration économique actuelle fait remonter à la surface des tensions structurelles souterraines qui vont au delà des simples turbulences conjoncturelles. De vieilles questions périphériques se réveillent du sommeil de la pacification. Face à ces nouvelles tensions, nous croyons donc nécessaire d'approfondir les formes de lutte dont nous disposons et de les faire regarder vers les nouvelles formes de conflictualité qui semblent commencer à surgir. Et nous pensons que pour ce faire nous devons partir des luttes inspirées par nos propres projectualités. De nombreux compagnons semblent tentés par une intervention dans les nouvelles agitations de notre temps à partir du dehors ; il est difficile, en effet, de rester à la maison à regarder par la fenêtre. Mais courir de conflit en conflit, avec la concurrence dans le racket des illuminés de tout poil qui y voient – du mouvement des indignés aux révoltes des banlieues – une page blanche à laquelle donner un contenu en y écrivant leur vérité, est une perspective bien peu séduisante.

Au contraire, continuer à prendre l'initiative de luttes contre des aspects spécifiques du pouvoir n'a aucune raison d'être obsolète du fait des nouvelles circonstances. Les forces centripètes à l'oeuvre actuellement n'agissent pas dans le sens d'un retour vers une centralité à attaquer, mais plutôt dans un sens de cohérence dans l'aliénation. Le centre est partout. Quelqu'un a écrit qu'il n'est plus possible d'émettre la moindre et plus banale revendication, comme celle de la nourriture, sans toucher et remettre en question la totalité de l'infrastructure productive, de distribution et de consommation ainsi que les rapports de domination, c'est-à-dire les fondements de la société.

Mais il n'en est pas moins vrai que certains aspects auparavant sous-jacents – comme, directement, la critique de l'économie telle que nous la connaissons aujourd'hui – remontent à la surface, ou en d'autres termes, semblent redevenir la question sociale. S'ouvre donc la possibilité d'une rencontre entre les luttes spécifiques anarchistes et de nouvelles hostilités, dans un contexte de détérioration de la pacification. C'est la question clef. Mais la rencontre ne consiste pas à capter des membres, nous les anarchistes n'avons rien à offrir, ni programmes, ni paradis, ni solutions pour les

problèmes de cette société. Cette rencontre ne peut donc avoir lieu qu'à partir d'une projectualité propre, uniquement dans l'attaque, dans la négation du pouvoir sous toutes ses formes. Mais pour qu'elle puisse se produire, il est peut-être nécessaire de chercher de nouveaux angles d'attaque tenant compte d'aspects qui puissent la favoriser. Et peut-être faudrait-il repenser certains concepts, comme celui de la temporalité et explorer la possibilité de créer des espaces de lutte plus stables (quoi que ce terme puisse donner des boutons à certains compagnons), au sein desquels les groupes puissent agir en bougeant sur différents fronts et à même d'accueillir les différentes initiatives de lutte des groupes, toujours à partir de l'informalité. Peut-être se préparer pour des luttes plus intenses et de plus longue durée ne signifie-t-il pas forcément tomber dans les griffes de la politique et reproduire tout ce que nous avons toujours souhaité éviter. La question du caractère reproductible des actions prend également une nouvelle dimension dans un contexte de conflictualité plus généralisée, comme l'environnement devient plus incontrôlable, tous les doigts ne sont plus pointés sur les anarchistes, et les points névralgiques de la domination se font plus visibles du fait d'un questionnement généralisé de certains de ses aspects.

Nous ne savons pas si nous nous trouvons à la fin d'un modèle (économique, politique et social) ; nous ne savons pas si cette crise est la crise définitive du capitalisme, comme beaucoup l'assurent ; nous ne savons pas si la démocratie telle que nous la concevons actuellement va muter vers de nouvelles formes de « participation politique », sous l'effet de la dite « crise de représentativité » et des nouvelles technologies ; nous ne savons pas non plus ce que peut donner d'elle-même une humanité soumise à une dépossession totale et privée de tout imaginaire de libération ; mais nous savons que nos désirs d'en finir avec cette réalité demeurent inaltérés.

Quelque chose qui manque

« ...nous risquons d'atteindre le pire à empruntant des parcours pas clairs, mais puisque pour le moment toutes les routes nous sont barrées, il ne dépend que de nous de trouver une issue de secours justement à partir de là, en refusant de céder à la moindre occasion et sur tous les plans »

Il y a quelques décennies, lors des désordres qui ont éclaté à Brixton en Angleterre, il est arrivé à certains compagnons de se retrouver au milieu de la tempête. Les affrontements étaient en train de se dérouler juste devant chez eux. Que pouvaient-ils faire d'autre, sinon descendre dans la rue pour se joindre aux révoltés ? C'est ce qu'ils ont essayé de faire, sans y parvenir. De fait, les révoltés les ont repoussés plutôt brutalement. Des anarchistes ? Et c'est qui, ça ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Ils ne sont pas des nôtres, ils ne parlent pas la même langue que nous, ils n'ont pas notre couleur de peau, ils n'ont pas des vêtements comme les nôtres, ils n'ont pas les mêmes codes de comportement que nous. Face à l'explosion d'émeutes aveugles et inconsidérées, il ne suffit pas d'être anarchistes pour rester en première ligne.

Il y a quelques semaines, lors d'une protestation d'ouvriers devant le Parlement dans une ville européenne, il est venu à l'esprit de certains compagnons de se rendre sur place. La protestation était précisément en train de se dérouler dans leur ville. Que pouvaient-ils faire d'autre, sinon descendre dans la rue pour se joindre aux manifestants ? C'est ce qu'ils ont essayé de faire, sans y parvenir. De fait, les manifestants les ont repoussés plutôt brutalement. Des anarchistes ? Et c'est qui, ça ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Ils ne sont pas des nôtres, ils ne parlent pas la même langue que nous, ils n'ont pas les mêmes problèmes que nous, ils ne portent pas des bleus de travail comme nous, ils n'ont pas les mêmes codes de comportement que nous. Face à l'explosion de protestations sociales, il ne suffit pas d'être anarchistes pour être en première ligne.

Parce que la rage, celle des anarchistes, ne provient pas de l'exclusion d'un monde qu'ils ne reconnaissent pas et méprisent, n'est pas causée par l'offre ratée d'une possible intégration dans la société ou par leur exclusion soudaine de l'économie. Ce qui alimente leur rage n'est pas un débordement de bile ou un retournement d'estomac suite à des besoins collectifs insatisfaits. Ce qui les meut, c'est le battement de leur cœur vers des désirs singuliers. Et les désirs des anarchistes n'ont pas de place dans ce monde, parce qu'à tout point de vue, ils en constituent la négation totale. Voilà ce qui les pousse à la subversion, à l'insurrection, à la révolution.

Ne nous faisons pas d'illusions. Nous ne sommes pas dans l'Espagne de 36, il n'y a pas des dizaines de milliers de compagnons prêts à lutter, ni de millions de personnes sur lesquelles compter pour construire le nouveau monde. Au reste, toute

cette force matérielle a-t-elle réussi dans sa tentative de libération ? Nous sommes restés vraiment peu à penser que la vie peut et doit se passer du pouvoir, que l'Etat n'est pas le seul horizon souhaitable, et c'est pour cela qu'il nous semble complètement vain de penser pouvoir « tenir tête » à notre ennemi. Plutôt que de chercher à enrôler ici et là la force numérique indispensable pour faire front, mieux vaut alors chercher à découvrir quelles sont nos possibilités -les étudier, les connaître, les expérimenter- afin d'entraver, de ralentir, de détraquer, de saboter les plans de la domination. Surtout maintenant qu'elle est en train de traverser une de ses périodes de mutation qui l'oblige à abaisser, en partie, ses défenses immunitaires. Notre faiblesse quantitative déconseille par exemple d'engager des épreuves de force, mais permet au moins de nous bouger avec une certaine agilité. Et, sans se consoler de prévisions triomphalistes, l'interconnexion de toutes les structures du pouvoir rend de toute façon l'effet domino concret, y compris à petite échelle.

De fait, tant que la seule possibilité d'intervention dans des désordres sociaux qu'on réussira à imaginer sera celle de faire acte de présence aux premières lignes, côte à côte avec les rebelles et les contestataires, unis et avec le même slogan, il sera difficile d'éviter d'être repoussés (échec de la participation improvisée) ou de tomber dans la politique (nécessité de la participation programmée). A notre avis, il faut résister aux sirènes de la reconnaissance, non seulement politique, mais aussi sociale. Nous ne sommes pas des généraux en quête de soldats, ni des pasteurs en quête de troupeaux. Nous n'avons pas besoin de recevoir des tapes dans le dos et des sourires de la part des gens. Nous ne devons pas nous faire accepter, vu que nous ne voulons convertir ni guider personne. Nous voulons déchaîner les individus parce que -comme le confiait déjà un prince anarchiste dans un lointain passé- « sans désordre, la révolution est impossible ». Nous n'avons donc pas nécessairement besoin d'être au premier rang, parce que nous ne voulons pas nous faire (re)connaître ni n'avons quelque chose à prouver. Cela peut arriver, vu que le refus a priori de se joindre à d'autres a peu de sens, mais ce n'est pas notre priorité.

Créer du désordre. Elargir le désordre. Faire durer le désordre. Voilà nos objectifs immédiats. Le refrain de tous les organisateurs de masses est qu'un désordre prolongé est ce qui prépare et justifie le retour du pouvoir. Selon eux, le désordre doit durer le moins de temps possible, et il faut immédiatement mettre en acte des mesures aptes à satisfaire les besoins de tous, autrement il est inévitable qu'on retourne en arrière. Nous ne sommes pas d'accord. Nous pensons à l'inverse qu'un désordre momentané est tolérable, parfois même souhaitable, par le pouvoir. Parce qu'il offre un défoulement à même de faire baisser la pression. L'habitude millénaire de se mettre à genoux ne se perd pas en quelques jours ou quelques semaines. Et nous nous méfions de ceux qui entendent organiser non seulement eux-mêmes, mais aussi les autres. Seul un désordre prolongé peut extirper des individus l'habitude de l'autorité. De plus, qui vous dit que tôt ou tard l'ordre redevienne nécessaire ou souhaitable ? Si la couleur de la liberté est le noir, alors son visage ressemble plus à une jungle

qu'à une place ou un laboratoire. Et bien qu'une place ou un laboratoire soient des endroits plus communs et plus sûrs, il faut se décider à pénétrer dans cette jungle.

Les désordres qui viendront, quelle que soit la forme qu'ils prendront, nous offrent une certitude : au milieu du fracas, il sera plus facile de passer inaperçus. Les forces de l'ordre se déploieront pour défendre certains palais, en en laissant d'autres sans protection. L'attention générale se concentrera sur certains points, et en oubliera d'autres. De nombreuses rues de la ville seront paralysées. Qu'y a-t-il dans les bâtiments qui les bordent, et dans lesquelles une éventuelle alarme ferait par la force des choses arriver les secours en retard ? Quelles sont les structures, dans et hors des métropoles, qui leur permettent de fonctionner ? Et où se trouvent leurs embranchements ? Comment bloquer, avec les moyens du bord et sans présence constante (et donc immobilisante), les rues et les routes d'accès ? Comment élargir et approfondir la perturbation, plutôt que de tenter de la résoudre ? Toutes ces questions, qui sont passées pour un passe-temps excentrique chez les compagnons pendant des années, reviendront -voilà le souhait- toujours plus à l'ordre du jour.

Et il s'agit même de questions qui pourraient concerner d'autres personnes, comme les furibonds exclus de la démocratie ou les indignés déçus de la démocratie. Les premiers sont sourds à nos paroles, mais pourraient respecter et même reproduire nos actes. Les seconds pourraient en partie prêter l'oreille à nos discours, et peut-être même attention à nos actes. Comment être disponibles à la rage des deux, sans tomber dans la pédagogie ou l'opportunisme ? Comment raccourcir une distance qui au départ ne peut qu'être considérable ? Cela en vaut-il la peine, ou est-ce uniquement une perte de temps et d'énergie ? Parmi tous les insatisfaits, peut-on rencontrer des complices inattendus, y compris si on ne les considère pas comme des alliés à flatter ou à tolérer en vue de monter des affaires profitables ?

Enfin, si la situation devait devenir incandescente, d'autres problèmes encore surgissent. Le déroulement de toutes les insurrections et de nombreuses émeutes présentent certains traits identiques. On a une explosion qui suspend la routine quotidienne, la normalité. Pendant une période plus ou moins longue, l'impossible est à portée de main. L'Etat recule, se retire, disparaît presque. Le mouvement, en proie à l'enthousiasme, tend à laisser intactes les structures de la domination, désormais considérées comme neutralisées, pour savourer enfin la joie des nouveaux rapports. Une fois la plénitude passée, commencent les premiers problèmes, l'Etat revient et fait place nette. Conscients de cela, notamment grâce aux leçons de l'« Histoire » peut-on imaginer quoi faire ?

Peut-on, par exemple, tenter de résister aux enthousiasmes, et se concentrer sur cette brève fraction de temps où l'Etat abandonne le terrain ? Voilà l'instant dans lequel jouer le tout pour le tout. Le moment où il faut être en mesure d'accomplir des gestes irréparables qui ne permettent plus un retour au passé. Quels sont des gestes ? Comment les réaliser ? Contre quels objectifs ? Le passé offre quelques suggestions, mais ces dernières ne constituent bien sûr pas un modèle en soi. Lors de la

Commune de Paris par exemple, un geste irréparable fut l'exécution de l'archevêque. Après cela, aucun accord, aucune tractation n'était même plus pensable. Ou bien c'est l'Etat qui disparaissait, ou bien c'était la Commune.

C'est un des principaux problèmes à affronter, comme le savent bien les compagnons grecs qui s'interrogent depuis longtemps sur comment faire pour aller de l'avant, après que presque tout ait déjà été livré aux flammes ces dernières années. L'Etat est assiégé par des manifestants, délégitimé, mais il gouverne. L'économie a perdu un nombre important de banques et de crédibilité, mais elle commande. Le mouvement a donné de grandes démonstrations de force, mais il n'avance pas. Il manque ce quelque chose en plus capable de...

Il ne s'agit pas de raisonner à l'envers pour trouver de nouvelles réponses à de vieilles questions. Ces dernières sont périmées, décomposées, balayées par la perte du langage et l'érosion du sens. Voilà pourquoi il devient important de se poser de nouvelles interrogations et de commencer à les explorer.

